

La moisson de l'Immer.

OK.

Il est temps.

Inspirer profondément, expirer lentement.

Sentir la peau de mes doigts se craqueler. Rester immobile dans le cocon Onirien, puis me laisser sombrer.

Ma chair est flasque, ma chair a froid, ma chair n'est plus moi. Mon esprit lui est infidèle et il plonge dans l'Immer.

Le choc est fou, comme toujours. Douloureux et délicieux quand mes sens perdent leurs repères. Je suis maintenant sans corps et la douleur s'éloigne, mon toucher palpe l'immensité des idées. Maintenant sans bouche je goûte les courants de pensée et sans yeux je vois tout. Les limites n'ont plus de sens. Le concret est vain et je me perds dans les flots serpents de l'Immer.

Je plonge dans son immensité, je me laisse porter, je m'abandonne à sa volonté.

Glissant à sa surface, je m'infiltrer entre les bulles de rêveries, elles qui naissent des mortels endormis.

Partout règne le bleu des rêves heureux. Cet azur pastel qui pulse doucement entre les songes des bienheureux. Je nage entre les aspirations de milliards de dormeurs à l'existence douce, eux qui vivent dans des mondes forgés par et pour eux.

Pourtant malgré le calme réconfortant de ces rêves harmonieux, ils n'avaient pas les potentialités qui m'intéressaient. Trop banales demeuraient ces joies faites d'amitié éternelle et chimérique. Trop triviales que ces espérances de succès personnel. Des fantasmes insipides noyés dans la multitude azurée de leurs clones.

Je préfère avancer loin, bien plus loin, là où l'Immer est mouvante et changeante. Dans ses replis cachés où pouvait naître l'originalité.

Entre deux récifs d'idéal impérieux et clairs, j'entends un gloussement faible. Il ondule calmement depuis un rêve flou, ternissant les courants céruléens de l'Immer de teinte olivâtre.

C'est un rire de fiel, si triste, triste même la nuit, rongé par le néant. Je m'approche de sa bulle, d'un vert sale, presque opaque. Elle vibre au son de la rage d'un dormeur lassé de paraître.

Je fusionne avec lui, me fond dans sa colère, m'approprie son rire désespéré et je vois.

Un homme dans un monde de métal, construit de rouages. Des usines titanesques d'airain luisant et de fumée crachante. Partout des processions sans visage de contremaîtres synthétiques surveillent, tyrans cruels mais esclaves des vrais maîtres.

L'homme est un maître, l'homme se débecte, l'homme ne veut plus être lâche.

L'homme construit en songe la mort de son monde. Et petit à petit ses plans mûris de nuit incendieraient le jour.

Il est beau malgré sa souffrance, en détruisant il construit. Le voilà porteur d'un désespoir capable de créer le renouveau.

Je tire doucement les fils des plans de cet homme prêt à tout brûler. Je m'ouvre à toute ces variantes ressassées, toutes ces potentialités. Oui elles sont dignes d'être moissonnées, dignes d'exister à jamais.

Je duplique cette bulle et récolte une des deux occurrences, que j'aspire en moi, la gardant pour un temps.

Je m'éloigne alors, et, après un temps incertain, je me sens errer dans les champs arides des cosses d'amertume.

J'entends des accords de violon, je les vois voler autour de moi. Leur rythme est enlevé, joyeux, dansant. La bulle d'où pulse cette mélodie, lisse et lumineuse, est entourée de filaments gris et cassés. Ils l'attaquent, ils la vrillent, ils la serrent, agressant la bulle. Ils cherchent à l'attirer dans une cosse de titane qui émerge des profondeurs de l'Immer.

Je m'approche, englobant de tout mon être cette sphère assiégée.

Il est monstre, contrefait de corps. Incapable de se tenir droit, toujours tordu, il est un monstre. Il le sait, il s'en fiche, au moins il est honnête, au moins son horreur il ne peut la cacher, contrairement à eux.

Mais il ment lui aussi, aux autres et à lui, un peu. Il joue le rôle du cynique, s'armant l'esprit contre les piques des méprisants. Mais la nuit, où il demeure seul dans son sommeil, il laisse croître les bourgeons de ses passions.

Celles des déhanchés vifs, des sauts envolés et de tous ces mouvements que son corps de chair ne pouvait réaliser.

Je m'approche, il est beau. Non, il crée du beau, sans censure et sans limite. Et cela me touche, cette transcendance du corps.

Alors je danse avec lui, j'enlace son être rêvé, une grande chose toutes élancée. Notre essence fusionne dans l'Immer et nous valsons. Les violons s'emballent et nous nous arrachons, ensemble, des filaments gris et de leur prison amère.

En communion nous pourfendons l'Immer, au milieu des bulles de rêveries nous existons.

Il pleure de joie, et il rit, aussi. Lui qui pour une fois, peut être vu tel qu'il est et non comme son corps le montre.

Tendrement je récolte cette vérité et la rajoute à ma moisson nocturne.

Délicatement je me sépare du danseur endormi et je repars, un peu triste, loin de lui. J'aurais aimé pouvoir m'abandonner quelques instants de plus à ces pas endiablés mais le temps m'est compté.

L'Immer bleu azur, vit au rythme des chimères inconstantes de mortels assoupis. Elles pulsent doucement entre les étendues d'allégresse et les crevasses de douleur.

Les rêves des abysses, protégés de la lumière, prospèrent dans la noirceur.

Dans ces profondeurs froides se voit préservée la beauté des idées interdites.

J'y vis des horreurs inavouées. Des enfants prêts à tuer leur bourreau, seulement arrêtés par la faiblesse de leurs petites enveloppes frêles, et qui se rattrapent en songe avec une grande cruauté vengeresse. Zigzaguant entre des scènes de massacres à la réalité frustrée, j'essaye d'y trouver un digne d'intérêt.

Descendant depuis les sphères des fictions émergeantes, longue suite en perpétuel renouveau d'idées nouvelles ou renaissantes, je sentis me traverser une bulle étrange et cabossée, aspirée loin en direction des hadales.

Cela m'intrigue, je quitte les courants qui me portent et je la suis, cette bulle qui lentement se flétrit.

Je vois alors, la lumière pâle et argentée d'une citadelle de regret. C'est elle qui attire ce songe loin de moi. J'hésitais un instant à l'abandonner, à le laisser se murer derrière des murailles d'acier, et y rester, à jamais.

Mais je sens dans cette bulle une envie si folle de transmuter le réel, de se défaire de la matière, que je ne peux la laisser se nécroser dans cette froide forteresse.

Aussi je m'élance, j'agrippe ce rêve et je le tire. Malgré les courants contraires qui m'aspirent moi aussi, je lutte pour moi... pour elle.

Je la vois, entourée de ses geôliers mortels. Ils disent l'aimer, mais ils la méprisent. Ils lui imposent un mensonge au nom des dieux. Ils sont régis par des castes et des règles anciennes, autant de barreaux qui la retiennent dans cet enfer.

Longtemps elle avait lutté contre ces dogmes mortifères qui lui imposaient une identité immuable qui n'était pas la sienne.

Je sens dans le regard des siens, tout le dégoût mal caché qu'ils éprouvent pour elle. Leur amour, hypocrite, est une bien faible fable quand ils la martèlent de coups, bleuisant sa chair et meurtrissant son âme.

Mais l'on ne peut reforge ce qui n'est pas cassé, et à vouloir obstinément le rendre « droit » c'est là que l'on risque de le briser.

Et la violence de son peuple eut raison d'elle, et elle dut se forcer à cacher qui elle était.

Maintenant c'est seulement dans ses rêves qu'elle pouvait se révéler.

Je souffle puissamment sur cette bulle et je l'arrache à l'attraction de la citadelle. À elle je lui redonne foi en sa capacité à détruire ces chaînes.

Alors que je récolte cet espoir renaissant, je sens dans mon corps au loin se désagréger ma peau. Je comprends que mon temps s'amenuise et que c'est trois rêves seulement que je moissonnerai cette nuit.

Je pars alors à la recherche du cœur de l'Immer et bientôt j'en ressens les battements. Progressant à contre-courant de l'onde, je sens autour de moi apparaître d'autres moissonneurs.

La pulsation s'accélère, forcissant tandis que l'Immer devenait plus claire, presque pâle.

Mes frères et mes sœurs moissonneurs se faisaient plus nombreux alors que nous approchions de la terriblement belle radiance. Mon essence, tremblante, est recouverte de sa lumière.

Et alors je perçus Oniromoï.

Il est ma reine, elle est mon dieu, le suzerain de l'Immer, la mère de l'immatériel recevant son tribut de rêves.

Il se tenait devant moi, elle était derrière moi, iel était partout autour de moi.

« Tu es venu »

La tristesse de ce constat explosa en moi. Oui j'étais venu. Je le devais, je me devais de t'apporter des rêves de rejetés, de méprisés. Eux qui vivaient hors des normes de leurs peuples, eux qui souffraient du rejet de ce qu'ils étaient...

« Pour eux tu t'es tuée »

Mon corps était condamné à se détruire.

« Comme celui de tous les êtres, et tu as hâté sa fin »

Disparaître dans l'Immer n'est pas mourir, c'est vivre à jamais à l'interstice des songes, et dans les nuits des mortels côtoyer l'éternel.

« Tu es si belle »

Ces mots tendres sont terribles à sentir se propager dans mon essence. La beauté ne naissait-elle pas des passions les plus dévorantes ? Elle qui brise les lignes et pourfend les normes ? Pourtant mon existence ne fut que celle des témoins. J'ai glissé entre les chimères récoltant leur grandeur pour toi Oniromoï. Mais moi je n'ai donné naissance à rien.

« Tu as assemblé mille récits. Archivé tant de potentialités, tu leur as donné forme et cohérence et avec ton amour tu leur as redonné espoir de se voir concrétiser. Ainsi tu les as transcendés. Ton existence dédiée à cette mission est digne de la plus grande des beautés »

Je souris, je suis touché et ce n'est pas trois rêves que j'offre cette nuit à Oniromoï, mais quatre qu'il accepte avec bonheur.

Je cesse alors de lutter, j'arrête de forcer au loin mes poumons de se gonfler. Je n'abandonne pas, j'ai déjà gagné, mon existence a eu un sens.

Je laisse mon corps de chair s'enfoncer dans le néant éternel. Je sens au loin, dans le monde de triste matière mon cœur qui, enfin, arrête de battre.

Alors que mon essence se disperse dans le pâle Immer, je connais la joie terminale de savoir que mon dernier rêve fera, à jamais, partie des songes d'Oniromoï.

Et que comme eux, il servira à tisser la trame d'une nouvelle création vivante d'espoir.